

« Adiedi »

Michel Biron

Number 57, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27322ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (1990). Review of [« Adiedi »]. *Jeu*, (57), 197–197.

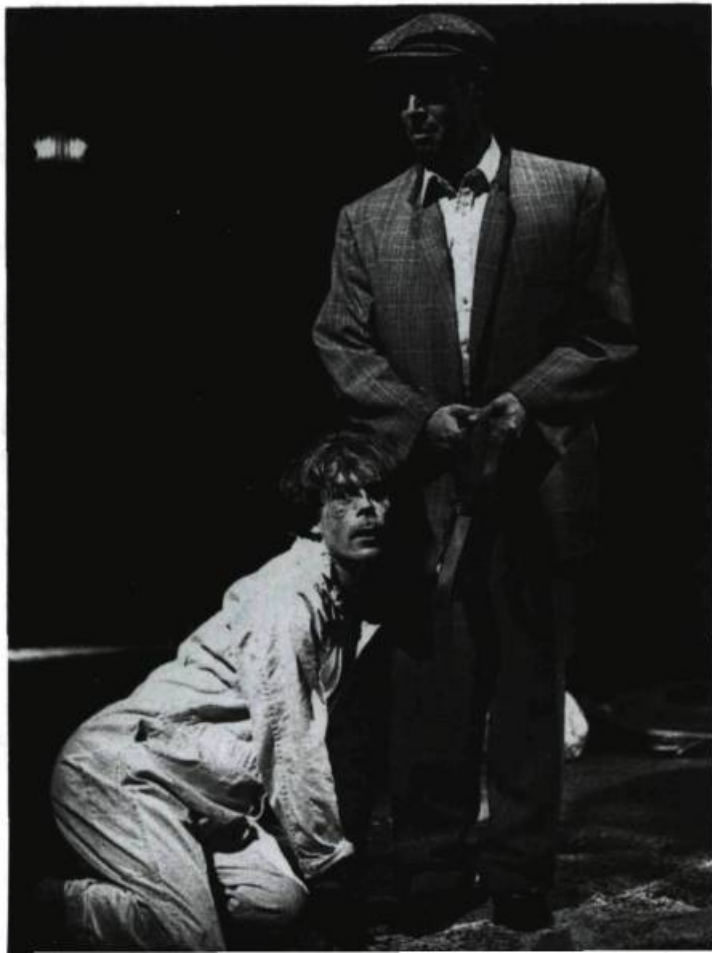
«adiedi»

Texte de Jelena Kohout; adaptation de Jean-Luc Denis et de Louise LaHaye. Mise en scène : Louise LaHaye; décor, costumes et éclairages: Michel Demers; régie et direction technique : Louis Moriset; bande sonore : Nancy Tobin et Pierre Moreau. Avec Normand Daoust (Adi), Martin Faucher (Edi, le chien), Johanne Fontaine, France Labrie et Louis-Dominique Lavigne. Spectacle des Productions du Grand Monde, présenté à la Salle Fred-Barry du 17 octobre au 10 novembre 1990.

une problématique faussement profonde

La scène est divisée en trois zones : au centre, l'appartement d'Adi; en haut, le bureau de la directrice du central téléphonique où travaille Adi; en avant, le parc où il promène son chien Edi. Celui-ci a ceci de particulier qu'il est doué de parole et manifeste régulièrement à son maître son désir compulsif d'être aimé. Il sera plus

Adi (Normand Daoust) et Edi, son chien délateur (Martin Faucher), dans *Adiedi*, spectacle créé par les Productions du Grand Monde, et présenté à la Salle Fred-Barry. Photo : Yves Dubé.



tard conscrit avec son maître par l'État pour déjouer des complots de voleurs, puis pour infiltrer des groupes extrémistes; il poussera alors la jalousie jusqu'à dénoncer la directrice de son maître. Lorsque Adi voudra s'en débarrasser, Edi, désormais spécialisé en délation, le menacera à son tour. L'histoire se terminera sous les roues d'une voiture, et les ambulanciers découvriront et révéleront alors au spectateur que l'homme était ventriloque de profession.

Dans le texte d'origine, écrit par la Tchèque Jelena Kohout, la tension dramatique est de nature double : politique et psychologique; mais c'est la charge à peine déguisée contre l'État et sa police secrète qui enveloppe la schizophrénie du personnage et lui donne toute sa portée. Ce même texte, adapté par Jean-Luc Denis et Louise LaHaye et mis en scène par cette dernière, est construit de manière exactement inverse : c'est le conflit intérieur du personnage qui domine la pièce, le vecteur politique étant dépouillé de sa substance, réduit à quelques stéréotypes conformes à l'idée qu'un Québécois peut se faire du pouvoir en Europe de l'Est (avant Vaclav Havel). La part d'étrangeté que pouvait receler l'écriture de Kohout est ainsi évacuée au profit d'une problématique faussement profonde, d'une schize gélatineuse.

Dès la première réplique du chien, le spectateur grince des dents et se demande s'il devra endurer longtemps cette saccade de sons laborieusement articulés. L'acteur auquel on a infligé ce rôle (Martin Faucher) n'est jamais parvenu à donner quelque consistance à son personnage canin, pas plus que les autres d'ailleurs. On semble avoir négligé le fait pourtant essentiel qu'une telle pièce ne produit tout simplement pas de sens si l'on oblitère son contenu politique. Tout ici est commandé par le seul effet de pathos, orchestré autour du désir platement ressassé d'un chien qui, de ce point de vue, n'a strictement rien à dire, ne sachant que répéter la même demande d'amour : «m'aimes-tu Adi?» L'ingénieux scénario de Kohout se dilue ainsi en une interminable jérémiade dans laquelle sont effleurés les thèmes de la démence, puis de l'homosexualité.

michel biron